

# LE PÈRE PEINARD

Reflecs

HEBDOMADAIRES  
d'un

GNIAFF



ABONNEMENTS France	Un an . . . . . 6	RÉDACTION & ADMINISTRATION 15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris	ABONNEMENTS Etranger	Un an . . . . . 8
	Six mois . . . . . 3			Six mois . . . . . 4
	Trois mois . . . . . 1 50			Trois mois . . . . . 2

## APPLICATION DES LOIS SCÉLÉRATES A PARIS, AIX ET LILLE

## LES TRAVAUX FORCÉS A MADAGASCAR



### ON MARCHE!

Encore une année qui se fuit !  
Et une année de plus nous a passé sur la caboche.  
« Ça ne nous rajeunit pas, nom de dieu ! »  
comme ronronnent les vieux de la vieille.  
Sans remonter au déluge, rien qu'à reluquer l'époque, déjà lointaine, où bibi se bombardait journaliste, quelle défilade d'événements.  
Y a neuf ans de ça.  
Neuf ans, nom de dieu !  
Et, en ces neuf ans, il en a coulé de l'eau sous les ponts, du sang sur les échafauds, et combien de larmes ont dégouliné des quinquets des pauvres bougres.  
A-t-on progressé au moins ?  
Certes oui, on a marché :  
Le populo n'est-il pas l'éternel Juif-Errant ? Il va de l'avant, sans trêve ni répit !

Si seulement son gousset était toujours garni des cinq sous légendaires, y aurait pas de pé. Mais, voilà le chiendent : trop souvent il lui faut marcher, les frusques en lambeaux, la faim aux tripes, les pieds en sang — et pas nickelés, foutre !  
Et quand on se retourne, pour reluquer le temps écoulé et qu'on le compare au chemin parcouru, en jugeant le tas des préjugés arrachés des citrouilles humaines, on trouve que bougrement de temps a filé pour de maigres résultats.  
C'est qu'on est impatients, nom de dieu !  
On voudrait que tout marche à la vapeur et à l'électricité ; que tout pète et que tout craque à la fois. On voudrait que — vite ! vite ! — dans un flamboiement... d'incendie ou d'aurore?... le vieux monde tombe en capitade.  
Et comme la réalité est forcément en retard sur les désirs qui germent dans les cafetières des fistons, presses de voir l'avenir éclore, certains se foutent à douter.  
Ils ont tort, nom de dieu !  
Emportés par le tourbillon social, ils sont comme une paille au centre d'un cyclone : ils ne sont pas fichus de mesurer le chemin parcouru, — bien mieux, ils se croient stationnaires !  
Cette illusion n'a rien d'épatant : la terre ne nous emporte-t-elle pas à travers les espaces, et cela sans qu'on s'en doute ? Les

savants nous prouvent que le plancher des vaches tourne — on coupe ! Mais de nous-mêmes, on ne serait pas fichus de s'apercevoir qu'on bouge : si on n'est pas prévenu, on s'imagine être immobiles, au mitan de l'univers.  
C'est une illusion du même tonneau qui nous empêche de reluquer le chemin que parcourt l'Humanité dans sa trotte vers le bien-être.  
Y a donc pas à épiloguer : on marche, foutre !  
—o—  
Hé oui, mille tonnerres, on marche !  
Sans même chercher midi à quatorze heures, le caneton du vieux gniaff n'en est-il pas un sacré échantillon ?  
Il y a neuf ans, quand le poussin sortait de sa coquille, le pauvre n'était guère gras : l'oiseau était large comme la main, une brochurette de rien !  
Depuis lors, il a grandi ! Les ailes lui ont poussé et, sans être encore très emplumé, à l'heure présente, il ne frime pas trop mal.  
Entre temps, il ne s'est pas que transformé... il a mué !  
Quand vint la période orageuse de 1894, les marchands d'injustice empoignèrent le pauvre canard au kiki et ils serrèrent si fort qu'ils crurent bien l'avoir estrangouillé, Heureusement, cré pétard, les canards

ont la vie dure ! Les bons bougres qui en ont vu décapiter le savent : la tête sursaute d'un côté tandis que le corps bat de l'aile et gigote à sa recherche.

Donc, les marchands d'injustice s'étaient fourré le doigt dans le croupion : le Père Peinard n'était pas estourbi. Il reparut à Londres en brochures toutes petites s'introduisant dans une enveloppe, et il passa la frontière, faisant la nique aux policiers.

En 1895, quand la réaction tomba, le caneton reparut à Paris. Vu les circonstances, il se féminisa un tantinet : ce fut *La Sociale*.

Il y a trois ans, de cela ! Et, au bout de ces trois ans, voici le caneton quasiment guilleret et remplumé.

Certes, il y a des coups durs ! La queue du diable se fait toujours tirer et ça ne va jamais comme sur des roulettes...

Qu'importe ! Par son existence même le canard ne prouve-t-il pas la puissance d'expansion des idées anarchotes.

Et fichtre, j'espère bien qu'on n'est pas au bout du rouleau : le caneton n'a pas fini de croître et d'embellir.

Désormais, son sort dépend surtout de l'initiative des fistons qui l'ont à la bonne : y a des foulitudes de bons bougres qui le liraient avec plaisir, mais qui s'en passent ne sachant où se le payer. C'est aux copains à la roue de remédier à la chose en dégotant de nouveaux vendeurs, en décrochant de nouveaux abonnés et en expliquant aux prolos encore embistrouillés de préjugés que, comme apéritif intellectuel, y a rien de plus chouette que le Père Peinard.

Et puis, cré pétard, ce n'est pas tout : il y a le vieux dada, arriver à ce que l'hebdomadaire ponde un quotidien.

C'est cotonneux, mille tonnerres. Mais ce n'est pas la mer à boire : avec un brin d'activité et de ténacité y a mèche. Il suffirait pour qu'on aboutisse vivement, que les copains y mettent un peu de nerf.

Mais, voilà ! Quoique chez les anarchos il y ait cinquante fois plus d'initiative et de jugeotte que dans tous les autres partis, ce n'est pas à dire qu'on en ait à revendre.

Il s'en manque, nom de dieu !

On se fie trop les uns sur les autres. Chacun rumine en soi-même : « Puisqu'un tel se démanche, ça me dispense de me grouiller. Roulons-nous les pouces... »

Cette petiotte critique est bougrement de saison : les anarchos fourmillent, nom de dieu ! Eh, quoique ça, les centres d'agitation sont rudement trop clairsemés.

A quoi ça tient-il ?

Primo, ça tient, comme je viens de le dégoiser, à ce qu'on oublie d'agir, se fiant sur l'activité des autres, ce qui n'a rien d'anarcho !

Deuxièmement, ça tient aussi à ce que certains, ne se rendant pas compte de la marche en avant, supposent leurs efforts vains et fichent le manche après la cognée.

J'ai expliqué en commençant que ceux-ci se fourrent le doigt dans l'œil. J'avais l'intention de le prouver en passant en revue le mouvement accompli.

Mais, cré tonnerre, le papier me manque. Ce sera pour la semaine prochaine !

## LA SYPHILISATION à Madagascar

Reparlons-en encore, les bons bougres, ça vaut le coup !

Et, pour qu'il n'y ait pas mèche de me taxer d'exagération, c'est encore à Jean Carol, l'explorateur-journaliste du *Temps*, que j'emprunte mes tuyaux :

Ces jours derniers, ce bon mossieu Carol a expliqué aux ventrus qui digèrent le *Temps* par quels moyens crapuleux la France a mis le grappin sur Madagascar.

Rien de neuf, d'ailleurs ! C'est toujours la

même ritournelle : toujours l'histoire du méchant lapin qui fait des niches au chasseur en pissant dans son flingot.

Les Malgaches ont été aussi teignes que le lapin !

Jusqu'en 1890, la gouvernance française n'avait pas osé se montrer trop exigeante et avait traité les Malgaches presque en égaux.

A ce moment, ça changea : nos grosses légumes passèrent un traité... avec l'Angleterre ! — traité qui nous accordait le protectorat de Madagascar.

Nom de dieu, cette scélératesse me rappelle l'histoire du pétrousquin et du chasseur :

Le chasseur, guignard comme trente-six, se baguenaudait sur le tard sans avoir tiré un coup de fusil depuis le matin. Voilà qu'il découvre des canards barbotant dans une mare. Les baptiser « sauvages » ne lui répugnait pas, n'eût été un paysan aux quinquets matois, qui le relaquait.

— Dites-donc, mon brave, laissez-moi tirer un canard ?

Et, en même temps, le chasseur glisse la pièce au cul-terreux.

— Tirez, mon bon mossieu !

Le Nemrod n'en exige pas plus : il déquille une bestiole et, tout guilleret, il aboule une nouvelle pièce de quarante sous au campluchard, pour être autorisé à repiquer au truc... Et un deuxième canard vient meubler sa carnasnière.

Comme le type s'esbignait, fier de ne pas rentrer bredouille, le pétrousquin lui susurre :

— Les canards ne sont pas à moi !...

Hé bien, cré tonnerre, c'est, toute crachée, l'histoire du protectorat de la France sur Madagascar : la gouvernance anglaise, malgré qu'elle n'eût pas plus de droits sur les Malgaches que notre cul-terreux sur les canards, les céda généreusement à la France — qui accepta le cadeau.

Ce n'était pas très républicain, nom de dieu !

Il fut un temps où la « république » se rengorgeait, affirmant qu'elle devait aide et secours à tous les peuples opprimés... Mais c'est si vieux ! Les républicains sont devenus pratiques : ils se foutent de l'émancipation des peuples et ne songent qu'à piller, rançonner, exploiter !

Donc, depuis 1890, les Hovas furent sous la coupe des Français. Ils en endurèrent de toutes les couleurs ! C'est inénarrable.

A force de pâtir des opprimés osèrent se plaindre : à la fin de 1894, dans un *LIVRE ROUGE* — livre de sang ! — imprimé à Tananarive, les malheureux racontent les horreurs que, depuis le protectorat français, il leur faut subir.

Ce bouquin fut envoyé aux grosses légumes de France et c'est pour mettre un bouchon à l'audace des Hovas qui osaient se plaindre que fut décidée l'invasion de l'île.

On n'est pas plus barbares !

Et foutez, les copains, ne perdons pas de vue que la gouvernance n'opéra pas de sa propre initiative : les bouffe-galette approuvèrent l'invasion et ils votèrent une soixantaine de millions pour faire le coup.

N'oublions pas ça — pour le fiche au nez de ces saltimbanques, dans quelques semaines, quand on sera en pleine foire électorale.

N'ont-ils pas feuilleté le bouquin où les Hovas racontent leurs misères ? Ce bouquin qui a été imprimé pour leurs fioles !...

S'ils ne l'ont pas lu, que foutent-ils à l'Aquarium ?

Et s'ils l'ont lu ils sont de rudes charognes !

« A partir d'un certain moment, est-il dit dans ce bouquin, les soldats de l'escorte n'ont plus connu de frein ; presque journellement, ils se sont livrés à des extravagances de toute sorte et à des voies de fait sur les Malgaches rencontrés dans la rue : ils se sont mis à violer les domiciles des indigènes, à s'emparer sur les marchés, sans payer, des denrées que débitent de pauvres marchands... »

Bibi n'a pas ce bouquin..., malheureusement ! Ce que j'en cite, je le pige dans la tartine de Jean Carol, le journaliste du *Temps* ; lui l'a, le livre, — et il se borne à citer le passage le plus anodin :

« Ces faits, dit-il, ainsi que d'autres infiniment plus graves reprochés par Rainilaiarivoune à certains de nos compatriotes, fonctionnaires ou colons, ne sont que trop exacts. Les vazahas qui

en ont été soit témoins, soit complices, ne les contestent pas ; ils se bornent à les excuser en les qualifiant de représailles. Ayant habité Madagascar, je sais comment les choses s'y passent. Je venais d'y débarquer depuis un quart d'heure et je cheminai dans une rue de Tamatave lorsque sous mes yeux, un officier français et un indigène se croisèrent. L'indigène oublia de saluer, l'officier lui allongea un coup de cravache ; c'est ce que, là-bas, les représentants de la race supérieure appellent des représailles... »

Hein, les copains, comme on s'aperçoit illico que l'officier en question venait de France ! On reconnaît là nos braves galonnés : la crème de l'armée — non une crème fouettée, mais une crème qui fouette !

— 0 —

Ainsi, en quatre mots, voici le comment et le pourquoi de l'invasion de Madagascar :

Les Anglais nous ont donné cette île qui ne leur appartenait pas et, un beau matin, pour étouffer les jérémiades des Hovas se plaignant de nos crapuleries, nous avons envahi leur patelin... Et maintenant, pour leur apprendre à vivre, nous sommes en train de leur serrer le kiki.

Ecoutez Carol, les bons bougres !

« Autrefois, dit-il, grâce à l'institution tutélaire de l'esclavage, les pauvres, les déshérités de tout âge avaient leur existence assurée sous le toit d'un maître paternel, moyennant la légère redevance d'un travail qui leur prenait le douzième de leur temps. Aujourd'hui, sous notre domination, tout Malgache, quelle que soit son origine ou sa condition, qu'il soit riche ou qu'il soit pauvre, est obligé de travailler à partir de l'âge de seize ans jusqu'à soixante. Au troisième jour de chômage il est considéré comme vagabond et passible de six mois d'emprisonnement. Il y a plus : tout ouvrier, employé ou domestique, doit passer avec le vazaha employeur un engagement écrit, engagement unilatéral que le vazaha peut rompre quand il lui plaît, mais qui lie l'indigène jusqu'à la dernière heure du laps de temps convenu, sous des sanctions légales très rigoureuses.

» On comprend aisément à quels abus peut donner lieu cette mesure de la part d'employeurs souvent avides et peu scrupuleux. A cela vient s'ajouter l'obligation des cinquante jours de corvée annuels. Le mouvement de dépopulation des villes, déjà signalé et la fuite dans la brousse pourraient bien être, en partie, la conséquence de ce système d'universelle réquisition. Plus que jamais le Malgache sera tenté de filer à l'anglaise. En tout cas, s'il fait des comparaisons entre l'ancien régime et le nouveau, il doit regretter amèrement l'époque où il n'avait pas l'avantage d'être « sujet français ».

» Il doit également se rappeler qu'il achetait alors pour dix centimes la mesure de riz valant aujourd'hui vingt-cinq sous... »

Hein, voilà un tableau de la civilisation française transplantée à Madagascar, qui n'est pas piqué des vers !

Autrefois, l'esclave malgache travaillait, sans se la fouler, trois ou quatre heures par jour ;

Aujourd'hui, grâce à l'invasion française, l'esclavage est aboli : il n'y a plus là-bas que des salariés ! Désormais, tous les malgaches sont condamnés aux travaux forcés de seize à soixante ans ; au troisième jour de chômage il sont considérés comme vagabonds et six mois de clou leur pendent au nez. Et ce n'est foutez pas tout ! Les prolos malgaches sont entièrement sous la coupe de leur exploitateur : ils sont ligottés par le contrat que le singe leur a imposé, contrat qui ne l'engage pas, lui patron, mais que ses salariés ne peuvent rompre.

Autrefois, la mesure de riz valait deux sous ; aujourd'hui, grâce à tous les rapaces qui dévastent l'île, la même mesure vaut vingt-cinq sous !

Et, turellement, la famine vient s'ajouter à toutes les horreurs dont les Malgaches sont redevables à l'invasion française.

— 0 —

Eh bien, nos jean foutre de dirigeants ne sont pas encore satisfaits !

Ils rêvent de voir Madagascar dépeuplé, dévasté... sans plus un arbre, ni un malgache !

Aussi ont-ils songé à inoculer le crétinisme aux survivants de la conquête.

Pour couronner l'œuvre de syphilisation, l'in-





## CHOUETTES RÉUNIONS

Lille. — Socialisme crétin, démocratie crétine, c'est bonnet blanc et blanc bonnet. Que les crétins soient catholiques ou protestants, c'est kif-kif bourriquot!

D'instinct, le populo comprend ça et ne se laisse pas monter le job.

L'autre lundi, à Fives, dans la salle de l'Orphéon, un bâton de réglise, un raticchon protestant de Roubaix, a conféré sur le « péril de la démocratie ».

L'entrée était gratuite; aussi y avait-il une masse de turbinateurs sociaux que panachaient quelques protestants.

Le bâton de réglise jutte... jutte..., c'est les grandes eaux!

Enfin, comme il faut conclure, il lance le paquet: le populo est démoralisé par l'alcool, la débauche et le matérialisme.

Alors, l'auditoire comprenant que le remède c'est la religion, ne veut plus rien savoir. Chabut monstre! Et, à pleins gosiers, on entonne l'Internationale et la Carmagnole.

Le bâton de réglise pose sa chique et des bons bougres grimpent au jaspinoir.

Primo, un jeune socialo expose nettement que la cause de la misère n'est point dans l'anti-religion mais bien dans le capitalisme, le machinisme, l'exploitation à outrance qui a pris les hommes, puis les femmes et les enfants!

Tellement qu'aujourd'hui, la mère est absente du foyer et que les gosses vagabondent dans la rue ou s'étiolent et s'atrophient à l'atelier.

Le remède, c'est le socialisme, avec la mise au rancard de la propriété individuelle.

Et le populo d'applaudir, nom de dieu!

Ensuite, le copain Philippe tient le crachoir: il déclare avant tout qu'il ne croit pas en Dieu.

Puis, il ajoute: La religion catholique, protestante ou n'importe quoi ne peut apporter aucun remède à la question sociale. La preuve en est dans le christianisme, triomphant depuis quinze cents ans et laissant croître la misère. Et c'est au nom de Dieu, le maître suprême et imaginaire, que se perpétuent toutes les tyrannies, les férocités, les massacres.

Le protestantisme à une tronche moins rébarbative que le catholicisme — parce qu'il est une minorité et qu'il a été persécuté. Mais, il ne faut pas se gourrer: s'il était le maître, il serait aussi inquisiteur que le papisme. Et la preuve c'est que, en Allemagne, en Angleterre et en Amérique, il est bougrement intolérant.

Aujourd'hui, il n'existe que deux camps: dans l'un, catholiques, protestants, monarchiens, capitalistes, exploités et autres fripouilles qui, à l'aide de la religion, prétendent prêcher la résignation aux déshérités.

Dans l'autre camp, tous les anti-religieux, socialistes de diverses écoles, anarchos et exploités réunis en apparence, mais qui se lèveraient comme un seul homme pour empêcher la marche rétrograde qu'on cherche à imposer à l'humanité, au nom d'un Dieu qui n'existe pas.

La lutte entre ces deux camps ne sera pas toujours oratoire..., ni à mains plates! c'est la Force — la grande accoucheuse — qui décidera.

Et Dieu sera vaincu, nom de dieu!

Sur ce, l'assemblée joue ferme du battoir. Le copain avait touché juste et traduit la pensée intime de chacun.

—O—

Et foutre, si on va au fond des choses, y a-t-il rien de plus cucul que ces zizaniez entre bons bougres, sur des questions d'étiquette?

Chez les sociaux, pour un ambitieux qui n'a qu'un dada, se terrer dans un fromage, faire sa révolution sur le dos des prolés, y a des centaines de convaincus qui y vont franc jeu.

Anarchos et sociaux ont la même haine de la religion et de la papauté; les uns et les autres voudraient en finir avec l'exploitation humaine. Quoi donc les sépare?

Ils ont chacun une conception différente de l'alignement social, et c'est ce distinguo qui leur suggère des conceptions différentes et les fait se reluquer en chiens de faïence.

Les uns — les sociaux — s'imaginent que l'Etat est un rouage indispensable et ils veulent le conserver précieusement, et même, augmenter sa puissance. Avec un tel dada dans le citron, y a rien de drôle à ce qu'ils en pincient pour conquérir la mécanique gouvernementale.

Les anarchos se rendant compte que l'Etat n'est — et ne peut être — qu'un outil de compression populaire, veulent le foutre en l'air et ils concluent qu'il n'y aura rien de fait, tant qu'on ne l'aura pas radicalement dépoté.

Et ce sont ces critiques divergentes, résultant

forcément de leurs conceptions différentes qui engendrent la zizanie entre sociaux et anarchos.

Si les bons bougres avaient le nez creux, au lieu de s'enquérir des conceptions de tels ou tels, ils ne s'occuperaient que de la franchise et de la bonne foi des gas.

Mais bast, les hommes ne sont pas parfaits!

Au surplus, les richards auraient tort de jubiler des chamailleries actuelles entre sociaux et anarchos. Ce n'est foutre pas ça qui paralysera le mouvement! Que vienne le coup de chien final et le vieux monde recevra le coup de boutoir sans que les zizaniez présentes lui aient donné cinq minutes de répit!

## Le Jour de l'an

Par le PÈRE LAPURGE.

*Pauvre, voici le jour de l'an!  
Tu vas déposer ton bilan  
Ou vendre ton petit ménage,  
Car pour étrennes tes petiots  
N'ont que du vent dans les boyaux.  
Le terme arrive et pas d'ouvrage.*

II

*Riche, voici le jour de l'an!  
Tu vas négliger le brelan  
Où tu gaspilles tes richesses;  
Tes enfants, gorgés de joujoux  
Et tes maîtresses de bijoux,  
Vont t'encombrer de leurs caresses.*

III

*Mère, voici le jour de l'an!  
Un beau mâle, fruit de ton flanc,  
Est mûr pour l'immonde caserne.  
Ne sens-tu donc, en ta douleur,  
L'horreur des mots PATRIE! HONNEUR!  
Couvant la mort dans la giberne?*

IV

*Prêtre, voici le jour de l'an!  
Ton vieux bagout de charlatan  
Bientôt va prêcher l'abstinence,  
Tandis qu'à table et dos au feu,  
A nos dépens — merci du peu! —  
Tu gargantuiseras ta panse.*

V

*L'usine aux lois, le jour de l'an,  
Grâce aux vacances reste en plan.  
Tes gros élus, forgés de chaînes,  
Iront te voir, maigre électeur,  
Et t'amorcer, naïf gobeur,  
Pour les élections prochaines.*

VI

*Déshérité du jour de l'an,  
Quand donc ton vigoureux élan  
Anéantira-t-il à la ronde  
L'Autorité — mère de maux —  
Que nous font subir les bourreaux,  
D'un bout à l'autre du vieux monde?*

## PETIOTES JOIES

De ci..., de là!...

— Mossieu le député, pourriez-vous me dire les clauses du traité franco-russe?

— Je puis vous en dire une qui me dispensera de vous servir les autres... C'est celle-ci: « Article 73.491 bis. — Si le traité franco-russe est divulgué à un français ou à un russe, il devient illico aussi nul qu'une vesse de loup ».

×

UNE VICTIME D'ACCIDENT DE CHEMIN DE FER. — Moi?... J'ai la jambe cassée....

L'ENVOYÉ DE LA COMPAGNIE. — Rassurez-vous, cher monsieur, l'employé négligent sera sévèrement puni...

LA VICTIME. — Voilà qui me fait une belle jambe!...

×

PHONOGRAPHAGE DE DISCOURS SOCIALARD. — ... Et maintenant, citoyens électeurs, que vous avez

compris qu'il n'y a pas, qu'il ne peut y avoir, d'ennemis de chaque côté de la frontière; qu'il n'y a, qu'il ne peut y avoir dans tous les pays que des frères se tendant la main... j'espère que si la guerre éclatait vous vous souviendriez que vous êtes français et vous iriez vous faire crever la paillasse pour la Pa-pa-patrie!... (Les applaudissements chient.)

Le Malfaiteur de semaine :

GEORGES-GEORGES



### Charité et Autorité

Lille. — La charité, ce cheval de bataille des empapaoutés catholiques, est impuissante à réparer les iniquités sociales.

Quand les richards semblent aider les pauvres, c'est du chiquet.

Ah, nom de dieu, s'ils étaient farcis d'esprit de fraternité — comme ils le prétendent — ils feraient autre chose que créer des miséreux par leur exploitation effrénée.

Depuis 19 siècles on endort le populo avec des boniments de charité et — depuis 19 siècles — la misère et l'exploitation ne font que grandir sans fin ni cesse.

Le salariat c'est aussi roupi que l'esclavage — avec de l'hypocrisie en plus!

Et la charité elle-même, qu'est-ce, sinon un des maquillages de l'esclavage?

L'hôpital, l'asile, le refuge... ne sont-ils pas des variantes de la prison?

Dans ces sales turnes, le garce d'autorité s'y fait bougrement sentir sur les pauvres putoins, réduits à accepter les prétendus bienfaits de la société.

Et, cré pétard, il n'arrive jamais qu'on rende à ces pauvres gas malades ou trop vieux, la part qu'on leur a volé, sur leur travail, à l'époque où ils avaient les reins solides.

A l'hospice général de Lille, où sont internés les vieillards, un règlement archi-idiot oblige les pauvres bougres à se plumarder dès 7 ou 8 heures du soir et à se lever à 4 heures en été et à 5 heures en hiver. Et dam, l'hiver, à 5 heures, il fait noir comme dans la conscience d'un jugeur! Malgré ça, les malheureux doivent décaniller du dortoir et musarder dans les corridors.

S'il y a quelque chose d'anti-naturel, c'est cette sacrée réglementation: les vieux roupillent peu, — on sait ça, — mais c'est surtout quand vient le matin qu'ils ont besoin de pioncer.

A l'hospice, les règlements se foutent de la nature humaine! Les gratte-papier ordonnent et, y a pas à tortiller, il faut se soumettre.

Quelle cochonnerie que ce règlement!

A chaque ligne y a une mufferie, — voyez plutôt!

Si un pauvre vieux, ayant entonné trop de bibine et de trois-six, bringueballe sur ses abat-tis et qu'un copain l'aide à se rentrer, celui-ci est puni comme complice de l'ivresse de l'autre! Il aurait dû laisser le poivrot cuver son alcool, la caboche au coin d'une borne, les pieds au ruisseau.

Quoique ce ne soit qu'une mesquinerie, c'est tout de même monstrueux. Et foutre, les camaros, n'en cherchez pas la cause bien loin: c'est toujours la faute à l'autorité!

Dans les grandes, comme dans les petites choses, elle n'engendre que mal et hideurs.

### Embryon d'exploiteur

Orléans. — Le pierrot de blanchisseur dont je jaspine et qui perche rue aux Os n'est pas un de ces gros parasites comme ceux que j'aime à astiquer. Tel quel, pourtant, il mérite bougrement d'être crossé, — ne serait-ce que pour prouver que tous les exploités, grands et petits, sont de sacrés mufles.

Qu'ils soient à la tête d'une douzaine de salariés, comme le pierrot qui est sur le tapis, ou qu'ils en pressurent plusieurs centaines à la fois, la manière de procéder est la même et le but qu'ils poursuivent est également pareil: s'engraisser le plus vivement possible et cela, grâce à notre putain d'organisation sociale qui ne favorise qu'une chose: l'exploitation humaine.

Donc, le pierrot en question n'est pas un vautour de grande envergure; il n'en est pas moins







Ce que le populo souhaite aux chameaucrates?... Le "TOUT-A-L'ÉGOUT!"